

Le mouvement vers le monothéisme

Indépendamment du nom de YHWH, que nous essaierons d'expliciter ici, le dieu d'Israël est défini, dans la Bible, par plusieurs appellatifs.

Nous en avons rencontré certains lors de la séance précédente, nous allons maintenant essayer de les aborder plus en détail.

Et surtout de mettre en évidence ce mouvement vers le monothéisme.

אל = *Él*

אלהים = *Élohîm*

אדוני = *Adonay*

יהוה = *Yhwh* ou, sous sa forme vocalisée imprononçable, יהוה

Il y a deux voyelles, ה [ô] et א [â] pour la même lettre, le premier ה [h]

Il est assez souvent flanqué d'épithètes :

פחד יצחק = *pahad Yichâq* « effroi d'Isaac »

אביר יעקב = *'avir Ya'aqov* « taureau de Jacob »

Aujourd'hui, dans leurs prières, les juifs utilisent fréquemment le titre de

השם = *Hashem* « Le Nom »

Comment s'y retrouver ?

1. De *Él* à *Élohîm*

Nous allons partir du qualificatif de base : אל = *Él*

Nous avons vu, lors de la dernière séance, qu'il désignait l'ancien dieu cananéen du temps, en même temps qu'il signifiait tout simplement « dieu ».

C'est sans doute le plus ancien appellatif divin que l'on puisse rencontrer dans le texte biblique. אל [él], chez les Hébreux.

C'est un terme purement sémitique, correspond au *ilu* des Babyloniens et au *ilab* des premiers Arabes. Il est probable que ce terme ne recouvrait, au départ, qu'une signification fort vague, désignant non pas un dieu particulier, mais le « divin » sous sa forme spirituelle, comme impulsion vitale du vivant, capable de mouvoir les dieux comme les hommes, équivalant au *numen* des Latins ou au *mana* des Polynésiens.

C'est ce que Claude Lévi-Strauss désigne par une « valeur symbolique zéro »¹, un « signifiant flottant » capable de s'apposer à n'importe quel terme.

1. Claude LÉVI-STRAUSS, « Introduction à l'œuvre de Marcel Mauss », dans Marcel MAUSS, *Sociologie et Anthropologie*, Paris, 1984, pp. XLI-LII.

Comme le confirmait Henri Cazelles, « pas plus qu'elle n'a inventé la langue qu'elle emploie, la Bible n'a inventé le nom de Celui qui, pour elle, sera le Dieu (Élohim). Dans le milieu des patriarches, la notion de Dieu est multiple. L'homme vit entouré d'un chaos de puissances ; il ne saisit pas spontanément l'unité de l'univers et du divin. La différence n'est pas claire entre dieux et démons, les premiers étant plus liés aux phénomènes de la vie et les seconds à ce qui la trouble. »¹

Sur l'étymologie de אֱלֹהִים [ʾél], les avis divergent.

Deux hypothèses principales s'opposent : la plus probable est celle qui veut voir, dans ce terme, le produit d'une dérivation de la racine אָוַל [ʾwl] ou אָיַל [ʾyl] qui signifie tantôt la « puissance », tantôt la « primauté ». L'autre proposition qui, partant de la dérivation du thème אָל [ʾl] avec le sens de « vers » et qui voit, dans la divinité, une perfection vers laquelle il faut tendre, par sa conduite et sa piété, paraît plus discutable².

Les patriarches resteront longtemps englués dans ce polythéisme diffus, qui appréhende le divin sous une forme plurielle, par le biais du vocable אֱלֹהִים [ʾélobîm] « dieux » pouvant indistinctement désigner tous les êtres divins ou un seul.

Dans la conscience religieuse des ancêtres d'Israël, El se singularisera progressivement pour devenir le « dieu des pères », quelque chose comme la puissance totémique du clan, jetant les bases d'une monolâtrie floue. Dans un second temps, d'ailleurs pas forcément très éloigné du premier, il sera partiellement identifié au grand dieu sémitique ÉL, le chef du panthéon d'Ugarit, avec de sensibles nuances sur lesquelles il conviendra de se prononcer.

Il finira enfin par se confondre avec YHWH terme d'une troisième mutation, sans pour autant cesser de véhiculer bon nombre de ses caractères acquis antérieurement.

Cependant, le qualificatif El s'effacera progressivement derrière celui d'Elohim, dix fois plus utilisé dans le texte biblique (237 mentions pour le premier, 2596 pour le second).

Mais ne brûlons pas les étapes et arrêtons-nous à cette période du Bronze récent durant laquelle s'élabore une conscience religieuse originale en Israël, qu'on ne connaît guère, hélas, que par la plume des rédacteurs bibliques ayant vécu bien des siècles plus tard. On peut néanmoins l'enrichir par des documents issus de peuples contemporains mieux sédentarisés et connaissant l'écriture, bien que leur perception du sacré devait être sensiblement différente de celle des Hébreux nomades ou semi-nomades.

Cette appréhension plurielle du divin, on la retrouve en particulier dans l'expression qui qualifie YHWH comme אֱלֹהֵי הָאֱלֹהִים [ʾélobey háʾélobîm] = « dieu des dieux » (Dt X, 17) : le premier terme est à lire au singulier (il est à la forme construite), le second est évidemment employé au pluriel.

Notons au passage que cette formule ne brille guère par ses vertus monothéistes.

Nous constatons que cette appréhension plurielle du divin n'est pas propre aux anciens Hébreux.

Les Babyloniens, par exemple, passèrent par le même stade d'inadéquation entre leur langage et leur pensée : *ilû*, « dieu », faisait son pluriel en *îlani*, qui pouvait s'employer de la même manière que l'*élobîm* des Hébreux.

Ainsi Sîn, le dieu-lune, était appelé *îlâni sa îlâni*, « dieu(x) des dieux », lorsqu'il concentrait en lui toutes les vertus divines : celles des *Igigi* et des *Anunnaki*, c'est-à-dire les dieux célestes et terrestres du panthéon assyro-babylonien.

C'est plus conforme à l'esprit polythéiste.

Il est donc probable que cette lente et laborieuse individualisation du divin soit passée par la condensation, d'une fraction au moins, des forces numineuses -celles jugées bénéfiques- dans la

1. Henri CAZELLES, « Dieu dans l'Ancien Testament », dans Paul POUPARD, *Dictionnaire des religions*, Paris, 1984, p. 417.

2. Marie-Joseph LAGRANGE, *Études sur les religions sémitiques*, 2^e éd., Paris, 1905, p. 79, n. 2 ; Adolphe LODS, *Israël, des origines au milieu du VIII^e Siècle avant notre ère*, p. 256 ; Edouard DHORME, *La religion des Hébreux nomades*, pp. 336-339.

confuse entité que l'on a retenue sous le nom de « dieu des pères » développée par Albrecht Alt¹ et rencontrée sous de multiples formes dans l'Ancien Testament, principalement dans la Genèse.

Le nom de ce « dieu des pères » est rendu indifféremment par *él* ou par *élohîm*, qui restent probablement des appellatifs et ne sont pas encore devenus des noms propres. Cette expression peut s'enrichir de la marque du possessif :

- ⇒ YHWH informe par exemple Isaac qu'il est « l'élohîm d'Abraham, ton père » (*Gn 26, 24*)
- ⇒ Jacob parle aussi de « l'élohîm de mon père » (*Gn 31, 5*) qui lui répond de façon équivalente : « Je suis l'élohîm de ton père » (*Gn 46, 3*).
- ⇒ Elle peut également devenir plus précise en y ajoutant un nom propre, auquel l'expression « ton père » est apposée. Et Jacob jure sur « l'élohîm de mon père Abraham et l'élohîm de mon père Isaac » (*Gn 31, 10*).

On pourrait multiplier les exemples montrant que la divinité représentée dans la Genèse est d'abord considérée comme un héritage qui se transmet de génération en génération, un signe tangible qui inscrit l'homme dans une durée et dans une structure familiale.

Il est intéressant de remarquer qu'on évoque le dieu d'Abraham dans le cycle d'Isaac et le dieu d'Isaac dans celui de Jacob. Élohîm ne devient donc remarquable que lorsqu'il apparaît comme le dieu du père, et non celui du patriarche auquel il s'adresse. Compte tenu du fait qu'il n'y a probablement jamais eu entre ces hommes d'autre lien de parenté qu'un cousinage ethnique, il est clair que les narrateurs ont retranscrit à leur manière ce théocentrisme, qui est à la base de la religion d'Israël et qui trouve ainsi de très profondes racines.

Signalons enfin qu'on trouve cette association sous une forme légèrement différente avec l'expression « l'élohîm de vos pères », qualité sous laquelle Moïse devra présenter YHWH auprès des Hébreux en Egypte (*Ex 3, 15*). Mais il s'agit là d'une formulation plus tardive, que l'on trouve également dans la bouche de Josué (*18, 3*) et dans laquelle il est probable que le nom divin soit utilisé comme un nom propre et non plus comme un simple appellatif.

Que pouvait signifier une telle appellation ?

Il faut probablement penser à une divinité tutélaire du clan ou de la tribu, qui a pu s'incarner dans la personne mythifiée d'un grand ancêtre fondateur. C'est une situation très répandue dans les sociétés néolithiques et protohistoriques. Même les Romains s'attribuaient un ancêtre divinisé, sous la personne d'Énée.

Naturellement, la mention du « dieu du père » nous est parvenue sous cette forme essentiellement par le texte de la *Genèse*, dont la date de rédaction est considérablement abaissée par tout un pan de l'exégèse contemporaine.

Elle disparaît ensuite rapidement.

Pour les exilés de Babylone, le dieu des pères constituait sans doute un rafraîchissant rappel aux racines profondes d'Israël et une exaltation de son histoire sainte.

Cependant, si le dieu de l'Exil est devenu bien autre chose qu'une divinité tribale, la référence au dieu reste un mécanisme de rétrojection. A Babylone, le peuple judéen est réduit à sa portion congrue, il est dominé par un peuple autrement plus puissant et il importait sans doute d'attacher l'histoire d'Israël à un héritage : même devenu universel, Yhwh reste le dieu des pères d'Israël.

Mais revenons aux sources, ou tout au moins à ce que l'on tient pour sources : *él*.

Dans la Genèse, il est flanqué d'un certain nombre d'épithètes qu'il n'est pas sans intérêt de chercher à décrypter.

Ces épithètes varient selon le patriarche auquel elle s'adresse et le sanctuaire où elle se manifeste. *El* se trouve, dans l'Ancien Testament, accolé à six qualificatifs particuliers. On rencontre, par ordre d'apparition dans le texte biblique :

1. Albrecht ALT, *Der Gott der Väter, Ein Beitrag zur Urgeschichte der israelitischen Religion*, Stuttgart, 1929.

- אֱלֵיּוֹן ÉL Élyon (*Gn 14, 18-22*).
- אֱלֵי רוֹי ÉL Roï (*Gn 16, 13*).
- אֱלֵי שַׁדַּי ÉL Shaddai (*Gn 18, 3 ; 35, 11 ; 43, 14 ; 49, 25 ; Ex 6, 2 ; Ex 10, 5*).
- אֱלֵי עוֹלָם ÉL Olam (*Gn 21, 33*).
- אֱלֵי בֵית־אֵל ÉL Béthel (*Gn 31, 13 ; 35, 7*).
- אֱלֵי בְרִיתָה ÉL Berith (*Jg 9, 46*).

Nous allons dire quelques mots sur les principales épithètes de ce mot qui, toujours, n'est pas défini comme un nom commun mais comme un nom propre.

ÉL Élyon

Premier dans l'ordre d'apparition dans le texte biblique, mais pas nécessairement le plus ancien. Une seule mention dans l'Ancien Testament, dans un chapitre qui est sans rapport avec ce qui précède et ce qui suit et qui apparaît comme une pièce rapportée : il raconte une guerre menée par les villes de la mer Morte contre quatre grands rois venus d'au-delà de l'Euphrate, dont nous ne savons absolument rien.

Il s'agit peut-être d'un vague souvenir pré-israélite placé là tardivement

Melkiçèdeq, roi de Shalem, apporta du pain et du vin ; il était prêtre de ÉL Élyon. Il prononça cette bénédiction : « Béni soit Abram par ÉL Élyon qui créa ciel et terre, et béni soit ÉL Élyon, qui a livré tes ennemis entre tes mains. » Et Abram lui donna la dîme de tout.
(Genèse 14, 18-20)

Curieux personnage que ce Melkiçèdeq, dont le nom hébreu, מֶלְכִּי־צֶדֶק [*malkî-çèdèq*] signifie « mon roi est justice ».

Roi de Shalem peut tout aussi bien désigner la « paix » que la ville de Jérusalem.

Il est en même temps prêtre de ÉL Élyon, « dieu élevé », qui est généralement rendue par l'expression « le Dieu Très Haut » dans les Bibles chrétiennes.

Ce personnage, dont l'historicité même est des plus douteuses, incarne le parangon de la prêtrise universelle, liée indéfectiblement au site de Jérusalem et à qui tous, même Abraham, « l'Ami de Dieu », doivent rendre la dîme.

On le retrouve d'ailleurs dans deux autres mentions, l'une dans l'AT, l'autre dans le NT :

YHWH l'a juré et il ne s'en dédiera point : « Tu es prêtre à jamais selon l'ordre de Melchisédech. »
(Psaume CX, 4)

En effet, ce Melchisédech, roi de Salem, prêtre du Dieu Très Haut, qui se porta à la rencontre d'Abraham s'en retournant après la défaite des rois, et qui le bénit ; à qui aussi Abraham attribua la dîme de tout, dont on interprète d'abord le nom comme « roi de justice » et qui est aussi roi de Salem, c'est-à-dire « roi de paix », qui est sans père, sans mère, sans généalogie, dont les jours n'ont pas de commencement et dont la vie n'a pas de fin, qui est assimilé au Fils de Dieu, ce Melchisédech demeure prêtre pour toujours.

(Épître aux Hébreux VII, 1-3)

Nous n'avons pas le temps de développer ici le mystère qui entoure ce personnage, qui apparaît comme la préfiguration du Christ, dans cette lettre que les spécialistes s'accordent à penser qu'elle ne fut pas écrite par Paul lui-même.

Dans le Psaume, c'est surtout la ville de Jérusalem que l'auteur veut célébrer.

Pour conclure sur ce qualificatif, il est sans doute lié à cette pratique des cultes des haut-lieux dont nous avons déjà parlé lors de la séance précédente, d'autant que le nom de YHWH n'apparaît pas dans tout le chapitre XIV de la *Genèse*.

Él Roï

Cette épithète n'apparaît qu'une seule fois dans l'AT, dans un épisode déjà rencontré, qui survient lors de la fuite d'Agar, la servante de Sarah :

À YHWH qui lui parlait, elle cria son nom : « Tu es Él Roï » et elle dit « ici, j'ai vu après celui qui me voit ». C'est pourquoi ce puits s'appelle Labaï-Roï. Il se trouve entre Qadès et Bèred. Agar enfanta un fils à Abram et Abram nomma Ismaël le fils qu'Agar lui avait enfanté. Abram avait 86 ans quand Agar lui enfanta Ismaël.
(Genèse XVI, 13-16)

Texte assez corrompu et dont la traduction n'est pas aisée, dans un récit qui n'est pas limpide :

⇒ Sarah, l'épouse d'Abraham, est stérile

⇒ Selon la loi de Hammurapi, la servante peut suppléer l'épouse stérile

אלֹהֵי רוֹי *él roï* « dieu qui me voit » = dieu de la vision ?

לְבַי רוֹי *labay roï* « au vivant qui me voit »

Nous sommes donc en présence d'une source et d'une divinité qui y semble attachée puisque ce qualificatif n'apparaît que là. À nouveau, nous sommes en présence d'eaux miraculeuses, qui semblent rendre la vue, quoique Agar n'ait jamais manifesté de problèmes sur ce point, mais qui a également des fonctions de fécondité, puisqu'elle enfanta.

A moins qu'il ne s'agisse de mettre en évidence la vigilance et la bienveillance de ce dieu à l'attention de ceux qui l'invoquent. Mais la première hypothèse semble plus vraisemblable car les eaux étaient fréquemment vantées pour leurs vertus miraculeuses.

Le rôle d'Abram, dans cet enfantement, manque singulièrement de clarté.

Mais il s'agit aussi (et peut-être surtout) pour les narrateurs d'identifier ce Él Roï à YHWH.

Él Olâm

Abraham planta un tamaris à Béer-Shéba et il y invoqua le nom de YHWH, El Olâm. Abraham séjourna longtemps au pays des Philistins.

(Genèse XXI, 33)

À nouveau, nous ne rencontrons cet appellatif qu'une seule fois.

אלֹהֵי עוֹלָם *él "ólâm* est généralement traduit par « dieu d'éternité », ce qui est sans doute un abus de langage car le terme laisse davantage supposer un temps très long, dans le passé ou dans l'avenir, qu'une réelle éternité.

Ici également, nous trouvons l'amalgame entre YHWH et Él Olâm.

L'AT évoque également un מֶלֶךְ עוֹלָם *'élobé "ólâm* (Isaïe XL, 28) ainsi qu'un מֶלֶךְ עוֹלָם *mèlek "ólâm* = « roi de pérennité » (Jérémie X, 10).

Nous avons vu, lors du bref survol du panthéon cananéen, que le dieu Él était souvent qualifié de « père des ans » et qu'il était maître du temps, c'est probablement cette qualité qui est mise en avant dans cet épisode.

Él Béthel

Nous l'avons déjà rencontré lors de la séance précédente avec le songe de Jacob. Rappel :

Jacob s'éveilla de son sommeil et dit : « En vérité, YHWH est en ce lieu et je ne le savais pas. » il eut peur et il dit : « Que ce lieu est redoutable ! Ce n'est rien de moins qu'une maison d'Élobîm et la porte du Ciel ! »

Levé de bon matin, il prit la pierre qui lui avait servi de chevet, il la dressa comme une stèle et il répandit de l'huile sur son sommet. À ce lieu il donna le nom de Béthel mais, auparavant, la ville s'appelait Luz.

(Genèse XXVIII, 16-19)

Cet épisode est confirmé quelques chapitres plus loin :

Je suis l'El Bethel, là où tu as consacré une stèle et où tu m'as voué un vœu.
(Genèse XXXI, 13)

Cela dit, nous n'avons guère d'éclaircissement sur ce que devait être ce dieu Béthel qui semble avoir tant effrayé Jacob.

Il semble cependant qu'il ne s'agit pas seulement d'une ville mais aussi d'une divinité. On le rencontre en effet dans un autre verset où il est mis en balance avec un autre dieu.

Alors, Moab aura honte de Kemosh comme la maison d'Israël a eu honte de Béthel en qui elle se confia.
(Jérémie XLVIII, 13)

Kemosh était le dieu des Moabites et la structure comparative du verset laisse clairement entendre que Béthel a, au moins un temps, été honoré comme divinité en Israël.

L'importance de la stèle dans l'élaboration du sanctuaire par Jacob laisse entendre qu'il s'agit d'un culte très ancien, d'abord lié à la religion cananéenne des plaines puis intégré au culte de YHWH.

D'ailleurs, le fait que Jacob l'ait d'abord prise comme oreiller permet de penser qu'elle devait constituer un puissant talisman de protection. A défaut de confort. Il doit donc s'agir d'un sanctuaire très ancien qui est devenu, avec le temps, un toponyme.

Él Bérît

Je serai très bref sur cet appellatif, d'abord parce qu'on ne le rencontre qu'une seule fois dans le texte biblique et, ceci expliquant cela, on n'a guère d'information particulière.

Enfin, il n'est pas décrit comme le dieu des Hébreux mais comme celui des habitants de Sichem :

Ayant appris cela, tous les habitants de la ville de Sichem entrèrent dans le caveau du temple d'El Bérît.
(Juges IX, 46)

Au verset 4 du même chapitre, le sanctuaire en question est désigné comme le temple de Ba'al Bérît.

Le temple existe toujours, du moins sous forme de ruines.

Rappelons que בְּרִית [berît] signifie « alliance ».

Le contexte est une tentative de la part d'Abimélek pour instaurer une royauté dans la région de Sichem. Le dieu El Bérît n'est donc pas désigné comme israélite mais comme sichémite, malgré son rapport étroit avec l'alliance.

Il est difficile de préciser les contours de cette divinité, mais elle devait être étroitement intégrée au panthéon cananéen.

Él Shaddaï

Contrairement aux précédents, ce qualificatif revient beaucoup plus fréquemment que les précédents :

8 fois dans la Genèse

33 fois sous la forme isolée de *Shaddaï*

אל שדי *Él Shaddaï* est rendu par *pantokrator* dans la *LXX* et par *omnipotens* dans la *Vulgate*, mais ce sont avant tout des interprétations théologiques.

L'étymologie de shaddaï ne fait pas l'unanimité des chercheurs. Deux hypothèses principales s'opposent :

⇒ Tiré de l'akkadien *shadû* = « montagne »

⇒ Tiré de l'hébreu שָׁדֵב *sadèb* = « steppe »

La première hypothèse semble la plus intéressante, d'abord parce qu'elle pose moins de gymnastique philologique, ensuite parce que la montagne représentait, pour la divinité ouranienne ainsi que montagnarde qu'adoraient les Hébreux, une figure beaucoup plus satisfaisante.

Enfin, il semble que l'appellation ÉL Shaddaï soit, en quelque sorte, l'élément fédérateur de toutes ces déités liées à des sanctuaires cananéens et auxquelles les anciens Israélites ont forcément voué des sacrifices.

En effet, ÉL Shaddaï apparaît à un moment-clé de l'adoption de YHWH comme dieu d'Israël : la révélation du Sinäi.

Élohîm parla à Moïse et lui dit : « Je suis YHWH ! Je suis apparu à Abraham, à Isaac et à Jacob comme ÉL Shaddaï mais par mon nom de YHWH, je n'ai pas été connu d'eux. J'ai aussi conclu mon alliance avec eux pour leur donner la terre de Canaan, la terre de leurs pérégrinations. [...] Et moi, je vous prendrai pour mon peuple et je serai votre Élohîm, qui vous aura affranchis des corvées des Égyptiens. »

(Exode VI, 2-7)

Nous sommes donc ici dans la théophanie du Sinäi, avec la révélation du nom de YHWH. Avant de développer sur ce point, remarquons que le qualificatif d'ÉL Shaddaï apparaît comme l'élément fédérateur de l'ensemble des hypostases du dieu ÉL tel que la Bible nous le présente.

Il vient unir toute la geste patriarcale et organiser la lignée familiale autour des éléments forts de la religion hébraïque en quatre moments essentiels :

Abraham :

Lorsqu'Abram eut atteint quatre-vingt-dix-neuf ans, YHWH lui apparut et lui dit : « Je suis ÉL Shaddaï, marche en ma présence et sois parfait. J'institue mon alliance entre moi et toi, je t'accroîtrai extrêmement. »

(Genèse XVII, 1-2)

Isaac :

Qu'ÉL Shaddaï te bénisse, qu'il te fasse fructifier et multiplier pour que tu deviennes une assemblée de peuples. Qu'il t'accorde, ainsi qu'à ta descendance, la bénédiction d'Abraham, pour que tu possèdes le pays dans lequel tu séjournes et qu'Élohîm a donné à Abraham.»

(Genèse XXVIII, 1-3)

Jacob :

Élohîm lui dit : « Je suis ÉL Shaddaï. Sois fécond et multiplié. Une nation, une assemblée de nations naîtra de toi et des rois sortiront de tes reins. Le pays que j'ai donné à Abraham et à Isaac, je te le donne, et à ta postérité après toi je donnerai ce pays. »

(Genèse XXXV, 11-12)

Joseph :

Israël rassembla ses forces et se mit assis sur le lit. Puis Jacob dit à Joseph : « ÉL Shaddaï m'est apparu à Luz au pays de Canaan, il m'a béni et il m'a dit : "Je te rendrai fécond et je te multiplierai, je te ferai devenir une assemblée de peuples et je donnerai ce pays en possession perpétuelle à tes descendants après toi." »

(Genèse XLVIII, 3-4)

Nous retrouvons les thèmes importants :

- ⇒ La bénédiction, qui place la lignée patriarcale sous le patronage de YHWH
- ⇒ La promesse d'une grande nation, qui revient un peu comme un kérygme
- ⇒ Le don de la terre de Canaan, l'autre élément fondamental de l'alliance

Ainsi, ÉL Shaddaï fut probablement l'un des moyens pour fédérer l'ensemble des cultes israélites et cananéens, d'abord sous la forme plurielle d'Élohîm, puis sous le nom de YHWH. Cela pouvait permettre d'expliquer les absences du nom divin dans une partie des traditions anciennes.

2. YHWH au Sinâï

Il est maintenant l'heure d'évoquer la théophanie du Sinâï, donc la fuite d'Égypte, qui est singulièrement absente des nouvelles historiographies d'Israël et de Juda.

Dans la mesure où les Hébreux sont identifiés à une population originaire des montagnes de Canaan, comment comprendre les pérégrinations vers l'Égypte ou vers la Mésopotamie ? Cette image biblique du peuple qui revient d'Égypte, rencontre YHWH dans le désert et s'installe à demeure dans une terre promise à tous les éléments de l'historicité.

Une fois de plus, cette question demanderait de très longs développements, mais nous allons essayer d'en dérouler les principaux points d'ancrage.

- ⇒ Premier constat : l'adoption d'un dieu nommé YHWH est indissoluble de la Théophanie du Sinâï et de la médiation à l'Égypte.

Pourquoi ?

Plusieurs sources convergent, dans le texte biblique, pour lier la révélation du nom de YHWH au Sinâï.

Rappel des termes de la hiérophanie :

Élohîm parla à Moïse et lui dit : « Je suis YHWH ! Je suis apparu à Abraham, à Isaac et à Jacob comme ÉL Shaddaï mais par mon nom de YHWH, je n'ai pas été connu d'eux. »

(Exode VI, 2-7)

Le message est clair.

Et il vient confirmer l'importance de cet El Shaddaï dont nous venons de parler.

Ce lien entre YHWH et le Sinâï est répercuté par d'autres sources scripturales de la Bible :

Et moi, YHWH, ton Élohîm depuis le pays d'Égypte, et tu ne connais pas d'Élohîm à part moi, ni de sauveur en dehors de moi, moi, je t'ai connu au désert, au pays de l'aridité.

(Osée XIII, 4)

Le livre d'Osée est généralement daté du VIII^e S. et provient des milieux du royaume du Nord. Il est d'une autre source que celui de l'Exode, même s'il n'est pas exclu qu'il ait pu être aménagé par la rédaction deutéronomiste postérieure.

À deux autres reprises, dans le texte biblique, YHWH est qualifié de יהוה סיני *zēb Sinay* « Celui du Sinâï » (*Juges* V, 5 et *Psaume* LXVIII, 9).

Autre élément important : l'onomastique (science des noms propres).

Les noms des hommes ont tous un sens, nous l'avons déjà précisé. Il en est beaucoup avec ÉL comme préfixe ou comme suffixe (voir Israël).

Il en est beaucoup également avec YHWH comme radical, sous une forme courte, soit comme préfixe, soit comme suffixe.

Préfixes :

יהוֹ *yehô-* comme dans יהוֹנָתָן *Yehônâtân* « Yehô donne » = Jonathan

יהוֹ *yô-* comme dans יוֹאָב *Yô'av* « Yô est père » = Joab

Suffixes.

יהוֹ *-yâh* comme dans יְהוֹאֵל *Élyâh* « mon dieu est Yah » = Élie

יהוֹ *-yâboû* comme dans יְרֵמְיָאוּ *Irmeyâboû* « Yahoû élève » = Jérémie

On ne trouve ces noms, dans la Bible, qu'après la théophanie du Sinaï, jamais avant. Certes, nous avons vu que la datation de l'Exode allait poser quelques problèmes, mais c'est là un fait important.

Enfin, on trouve la plus ancienne mention du nom de YHWH sur la stèle de Mésha, roi de Moab, déjà rencontrée et qui date du milieu du IX^e S.

Je pris de là les (objets) de YHWH et je les traînai devant Camos.

Puis on trouve d'autres sources mentionnant le nom divin, en particulier un sceau datant du VIII^e Siècle¹. Enfin, pour rester parmi les documents les plus anciens, on rencontre également le nom de YHWH dans les *ostraca* de Tell Arad² (VII^e Siècle).

De toute évidence, le nom de YHWH est arrivé à un moment de l'histoire d'Israël avant les années 900, et il est étroitement lié au Sinaï et à l'événement Exode.

Dans les chronologies basses, on situe généralement l'Exode sous le règne de Ramsès II (1308-1236). C'est principalement lié au fait que les villes en construction dans le delta mentionnées dans le livre de l'Exode, Pitom et Ramsès, sont clairement identifiées et souvent assimilées à la ville de Tanis, résidence de Ramsès II.

Nous avons déjà évoqué, lors de la première séance, les problèmes historiques que posent l'Exode, avec cette hypothèse émise par Roland de Vaux à la fin des années soixante, ont montré qu'il y a au moins deux souvenirs qui s'entrecroisent dans les récits de l'Exode : fuite et expulsion.

Rappelons-les rapidement :

- Exode-fuite : après la 9^{ème} plaie, le pharaon laisse les Hébreux sortir pour aller prier dans le désert : ils en profitent pour s'enfuir. Mais ils reviennent.
Les Hébreux prennent la route de la mer.
- Exode-expulsion : après la 10^{ème} plaie, le pharaon les chasse, même s'il revient assez rapidement sur sa décision.
Les Hébreux prennent la route de l'Est.

L'Exode-expulsion serait le souvenir de l'éviction des Hyksos, vers 1550. Les Hébreux prennent la route de la mer car celle-ci n'est pas gardée par des postes égyptiens.

1. Édouard DHORME, *Langues et écritures sémitiques*, 1930, p. 17 ; F.M. Cross, *Yahweh and the God of the patriarchs*, dans HTR, (1962), p. 251.

2. Y. AHARONI, *Hebrew ostraca from Tel Arad*, dans IEJ, 16 (1966), pp. 1-7 ; Idem, *Three Hebrew ostraca from Arad*, dans Eretz-Israel, 9 (1969), pp. 10-22.

L'Exode-fuite serait lié à la construction des villes du Delta, avec une fuite par la route de l'intérieur, pour éviter les garnisons égyptiennes qui se trouvaient, à cette époque d'apogée de l'Égypte, le long de la côte.

Là s'arrête la piste, car les archives égyptiennes sont muettes sur Moïse et sur une quelconque fuite d'esclaves israélites, d'autant que les villes de Pi-Ramsès et de Tanis sur construites par des ouvriers libres.

Nous sommes donc en présence d'un événement indatable et non étayé, d'autant que la Bible évoque le nombre de 603 550 hommes en âge de porter les armes, ce qui met la totalité du peuple, serviteurs compris, aux alentours de 2 millions d'âmes, qui doivent errer 40 ans dans un désert qui ne pourrait pas nourrir 1 000 personnes.

En outre, les déplacements de tribus étaient nombreux entre Égypte et Canaan, en particulier sous le Nouvel Empire, car toute la région était sous protectorat égyptien.

On pourrait donc gloser infiniment sur les conditions réelles de ce passage dans le Sinaï, mais s'il est une chose qui paraît assez sûre, c'est bien que le nom de YHWH soit lié à la montagne en question, qui est d'ailleurs aussi difficile à repérer géographiquement que l'Exode ne l'est historiquement.

En effet, la description de la théophanie telle qu'elle apparaît dans la Bible est aussi de nature très volcanique.

Et le mont Sinaï était tout fumant, parce que YHWH y était descendu dans le feu. Sa fumée montait comme la fumée d'une fournaise et toute la montagne tremblait violemment.

(Exode XIX, 18)

Or, il n'y a pas de volcan dans la péninsule sinaïtique, mais il y en a plus au Sud, dans le pays de Madian, qui se trouve sur la faille du Levant, qui prolonge le rift est-africain.

Ce qui contribue à brouiller davantage les pistes.

Peut-être est-ce lié au double nom de la montagne de la révélation, puisque la source deutéronomique évoque le mont Horeb comme lieu de la théophanie qui pourrait être localisé davantage dans une région madianite que sinaïtique.

En première conclusion, ni le lieu, ni l'événement exode ne peuvent être clairement identifiés. Poursuivons maintenant avec la question du nom divin.

La Bible donne une explication à ce nom.

Moïse dit à Élohîm : « Voici que moi, j'irai au-devant des fils d'Israël et je leur dirai : "l'Élohîm de vos pères m'a envoyé vers vous." Mais s'ils me disent : "Quel est son nom ?", que leur dirai-je ? »

Élohîm dit à Moïse : « Je suis qui je suis. » Et il dit : « Voici ce que tu diras aux Israélites : "Je suis" m'a envoyé vers vous ».

Elohîm dit encore à Moïse : « Tu parleras ainsi aux fils d'Israël : "YHWH, l'Élohîm de vos pères, l'Élohîm d'Abraham, l'Élohîm d'Isaac et l'Élohîm de Jacob m'a envoyé vers vous. C'est mon nom pour toujours, c'est ainsi que l'on m'invoquera de génération en génération." »

(Exode III, 13-15)

On remarquera à nouveau la transmission du dieu du père selon la lignée patriarcale, avec ce changement notoire puisqu'on passe de El à Elohîm. Ce pluriel n'est pas que de majesté, il englobe également différents aspects du divin.

Le nom de יהוה [yevâh ou yeouâh] est écrit avec des voyelles plus qu'approximatives. Nous y reviendrons un peu plus loin.

C'est surtout l'expression « je suis qui je suis » qui doit nous intéresser : elle est la traduction de l'hébreu

אֲשֶׁר אֲשֶׁר אֲשֶׁר *èbyèh asber èbyèh*

Formule énigmatique s'il en est, qui peut s'apparenter à une non-réponse de la divinité.

Mais l'hébreu utilise volontiers l'art de la tautologie et fonctionne fréquemment avec le doublement d'un mot, qui est une formule de renforcement.

Exemples : « Envoie qui tu enverras » (*Ex IV, 14*), « Je ferai grâce à qui je ferai grâce » (*Ex XXXIII, 19*), ou encore « Ils s'en allèrent où ils s'en allèrent » (*I S XXIII, 13*)

Beaucoup de tentatives d'explications, dont aucune n'est véritablement satisfaisante.

⇒ Tout d'abord, l'étymologie du nom divin ne fait pas l'unanimité :

Habituellement, dérivation de la racine **הָיָה** *hmy* « être »

Mais certains spécialistes lui préfèrent le lien avec **הָרַח** *hwh* « tomber » = assimilation à Hadad, la grande divinité sémitique de l'orage, qui « tombe » ou encore « souffler »

⇒ Le temps du verbe également divise les auteurs.

Deux temps différents en hébreu, parfait (action accomplie) et imparfait (inaccomplie).

Ici, le verbe « être est à l'imparfait » => toutes les traductions sont possibles

Je suis qui je suis

Je serai qui je suis

Je suis qui je serai

Je serai qui je serai

Plusieurs interprétations, si l'on s'en tient au radical « être » :

« L'Étant, l'Existant » = celui qui « est », au sens le plus fort du terme.

« Celui qui fait être » = formule plus causative : il appelle à l'existence, on retrouve des formules analogues en Égypte.

« Celui qui ne peut pas ne pas être » = formule très volontariste

La Septante évoque « Celui qui préexiste » = l'Éternel

« La totalité de l'être et du vivant » (Eliade)

Enfin, un autre problème vient du fait qu'on ignore complètement la manière dont le nom divin était vocalisé : on n'en a que les consonnes, les voyelles étant celles du mot Adonai, « mon seigneur ».

Le nom de YHWH était en effet frappé d'un *qeréy* perpétuel, c'est-à-dire qu'on n'avait pas le droit de le prononcer car il était trop sacré.

Forme complète : **יְהוָה** *yeboûâh*

כְּתִיב *ketiv* = « écrit » on n'a que les consonnes => on lit sans le prononcer **יהוה** = *Yhwh*

קָרָא *qeréy* = « à lire » => on doit lire à voix haute **אֲדֹנָי** = *'Adonay*

De fait, la bonne façon de le prononcer s'est complètement perdue puisque, selon la tradition, seul le grand prêtre du Temple le connaissait et le proférait une fois dans l'année, pour le Yôm Kippour.

Cela étant dit, il s'agit, pour beaucoup de spécialistes, d'une étymologie populaire, c'est-à-dire recréée a posteriori, pour donner sens à un mot incompréhensible.

En effet, l'existence de toute chose, a fortiori s'il s'agit de Dieu, dépend totalement de son nom. Ce qui n'est pas nommé n'existe pas. En outre, le nom seul ne suffit pas : il faut qu'il ait du sens. Tous les noms propres de la Bible hébraïque ont un sens.

Pour que les Israélites puissent accueillir YHWH comme leur dieu, il fallut donner un sens à ce nom et le jeu de mot sur « je suis qui je suis » relève probablement de cette volonté.

Mais beaucoup de spécialistes pensent que le nom de la divinité, comme celui de Moïse, est probablement d'origine étrangère et qu'il a fallu l'hébraïser, c'est-à-dire le rattacher à une étymologie intelligible.

La grande question est donc : d'où vient-il ?

La présence de l'Égypte laisse bien sûr penser à une influence forte du culte d'Aton, qui a été le premier hénouthéisme (l'ensemble des dieux se fond en un seul), imposé par Akhenaton.

YHWH est une divinité solaire, alors pourquoi ne serait-il pas une résurgence du disque solaire ?

D'autant que l'épouse du pharaon porte un nom, Néfertiti, qui veut dire « la belle est venue » (sous-entendue de l'étranger).

Enfin, les spécialistes ont relevé une grande ressemblance entre le Psaume CIV et l'hymne au soleil d'Akhenaton, trop long pour le reporter ici.

Mais trop d'obstacles s'opposent à cette hypothèse :

- ⇒ Les ressemblances entre les deux textes concernent plus la rythmique et la thématique du poème que le fond lui-même.
- ⇒ L'atonisme est apparu un siècle avant la date supposée de l'Exode ; il n'a duré qu'une vingtaine d'années et les prêtres d'Amon ont tout fait pour en effacer les traces.
- ⇒ Et surtout, c'est plutôt du côté de la Mésopotamie qu'il faut plutôt chercher des influences religieuses. L'Égypte ne semble pas avoir été une source d'inspiration pour les Hébreux, en raison des grandes différences ethniques entre les deux peuples.

Les autres recherches ont été fort nombreuses pour essayer de retrouver l'origine réelle de ce nom¹. Aucune n'est réellement satisfaisante. Signalons simplement celle qui paraît la plus intéressante.

On a retrouvé, dans les deux temples nubiens de Soleb et d'Amarna-Ouest des documents datant des XIV^e et XIII^e S., qui mettent en parallèle

« le pays des Shasu de Yhw3 »

« le pays des Shasu S'rr »

L'inscription exacte sur le temple de Soleb est : *t3 s3 sw w / y h w3 (w)*

Certains spécialistes soulignent à juste titre que les voyelles égyptiennes ne sont pas très bien connues. Cependant, pour les mots d'origine étrangère - comme dans notre cas - les Égyptiens utilisaient une sorte d'alphabet standard avec des “matres lectionis”, semi-consonnes utilisés comme voyelles.

Dans ce système on prononce : “3” = “a”; w = u en j̄ = i.

En utilisant ce système, le hiéroglyphe ci-dessus se lit ainsi : *ta sas̄w yeh̄ûa(w)*

« le pays des nomades (ou bédouins), ceux de Yehua(w) »

L'inscription désigne des groupes sémitiques résidant sous leur tente dans la région nord du Sinaï. À partir du XV^e siècle avant notre ère jusqu'au XII^e siècle avant notre ère les colons hébreux conquérant la Palestine étaient appelés “Hapiru”. Le mot “Apiru” ou “Habiru” signifie “nomades” dans les langues sémitiques.

1. Voir Daniel FAIVRE, *L'idée de dieu chez les Hébreux nomades*, éditions l'Harmattan, Paris, 1996, pp. 197-217.

Cette inscription met donc en parallèle deux lieux différents. La montagne de Séir, se situe globalement au sud de la mer Morte.

Si on ne sait pas où se trouve l'autre lieu, on peut lire dans la Bible que Moïse a épousé l'une des filles de Jethro, le prêtre de Madian, et que c'est en faisant paître ses troupeaux à la « montagne d'Élohîm » appelée aussi, dans ce récit, le mont Horeb. C'est là que se déroule l'épisode du Buisson Ardent.

Le nom de *Yhw3*, pourrait donc être le point de départ de l'adoption d'une divinité au nom étrange par des groupes sémites locaux, d'origine peut-être qénite, c'est-à-dire rattachés bibliquement à Caïn.

On ne sait pas grand-chose de cette divinité, sinon qu'elle était liée à un culte montagnard régional et qu'elle était adorée par des clans essentiellement forgerons (cuivre en particulier). C'est d'ailleurs un autre élément de rapprochement entre *Yhw3* et YHWH. En effet, l'une des fêtes importantes dont la Bible situe la naissance dans le Sinâï, le Shabbat, semble liée à cette activité :

Voici les paroles que YHWH a ordonné de suivre : « Six jours, tu feras le travail, mais le septième jour sera pour vous un jour sacré : Shabbat shabbatique pour YHWH ! Quiconque travaillera ce jour sera mis à mort. Vous n'allumerez pas de feu dans aucune de vos demeures, le jour du Shabbat. »

(Exode XXXV, 1-3)

La seule manière de décrire le chômage est l'arrêt des feux, or il ne peut s'agir que des feux la forge. Évidemment pas d'une quelconque forme de chauffage.

En outre, la fête de Shabbat dépend naturellement d'un calendrier de type lunaire et les anciens Hébreux semblent avoir, dans un passé pas très éloigné, intégré la Lune, sous la forme du dieu Shîn, parmi leur panthéon. L'image de la Lune, pasteur d'étoiles, n'était d'ailleurs pas sans rappeler les transhumances des bergers. Mais nous n'avons guère le temps de développer cette question.

3. YHWH, dieu national d'Israël

Comment la divinité rencontrée par quelques groupes sémites dans les zones montagneuses entre Négev et Madian a-t-elle pu devenir le dieu national d'Israël ?

À nouveau, la réponse est délicate.

Là encore, il nous faut tenter de reconstituer l'histoire religieuse d'Israël.

Il est clair que c'est au prix d'un long syncrétisme que YHWH a fini par absorber, dans la pensée religieuse d'Israël, toutes les autres divinités.

Le passage par El Shaddaï a forcément été un élément important.

Mais il en est un autre que je vais essayer de développer : le passage par l'expression :

יהוה צבאות *yhw3 çevá'ót* = Yhwh des armées

Expression que la LXX rend généralement par *Pantokrator* = « tout-puissant ».

Ce qualificatif n'apparaît pas dans le Pentateuque, son premier emploi apparaît dans le premier livre de Samuel. Il est cependant extrêmement fréquent puisqu'on le rencontre 279 fois, dont 217 accolé au nom de YHWH.

L'origine de ce surnom est donc d'abord militaire et les premiers adorateurs de YHWH, quelle que soit la forme, ont probablement dû faire partie d'une tribu particulièrement belliqueuse et autour de laquelle d'autres clans se sont progressivement agglutinés.

En effet, il faut rappeler que la protection était la demande principale des peuples de l'Antiquité, surtout quand ils n'appartenaient pas à un empire puissant jouissant des divinités protectrices.

Dans cette perspective, peut-être la tribu des Benjaminites a-t-elle joué un rôle particulier dans l'émergence du culte de YHWH parmi les groupes humains qui peuplaient les montagnes de Canaan.

L'onomastique donne peut-être une réponse (rappelons que les noms propres hébreux étaient porteurs de sens). Sa mère, Rachel, meurt en le mettant au monde :

Dans un dernier souffle, alors qu'elle mourait, elle cria son nom : Ben-ôni. Mais son père cria Benjamin.
(Genèse XXXV, 18)

Tout d'abord, Jacob enfreint une loi fondamentale dans la pensée hébraïque puisqu'il déjuge la mère alors que la tradition voulait qu'elle et elle seule dispose de cette prérogative.

Le nom de Benjamin, en hébreu בִּנְיָמִין [*binyâmîn*] est donc attribué en second, après celui de בֶּן-אוֹנִי [*bèn-ôni*].

Attardons-nous sur le sens de ces noms.

⇒ Le premier signifie « fils de ma peine » ou de mon deuil ; c'eût été un mauvais présage pour l'enfant ;

⇒ Le second signifie « fils de la droite » ou « fils du Sud », car les Hébreux s'orientaient par rapport au soleil levant.

Ce double nom mêle donc deux signifiants : la violence et le sud.

Or, le culte de YHWH vient du sud et nous avons vu qu'il était un dieu guerrier. Peut-être le double nom de Benjamin vient-il justifier cette hypothèse d'une divinité apportée par un peuple connu pour ses vertus martiales, comme la Bible elle-même le souligne.

Benjamin est un loup qui déchire.

Le matin, il dévore sa proie et le soir, il partage le butin.

(Genèse XLIX, 27)

Les Benjaminites sont également montrés comme un peuple très belliqueux dans les archives de Mari¹, une ville du Sud-est de la Syrie.

Asditakim et les rois de Zalmaqum (d'une part), les Suqaqu et les anciens de Ben-Iamina (d'autre part) ont conclu une alliance dans le temple de Sîn à Harân.

Rappelons enfin que les traditions bibliques incluent la tribu de Benjamin dans le royaume de Juda où le créateur de la lignée royale, David, était d'abord montré comme un combattant redoutable, avant même d'être roi.

L'incertitude de ces temps et d'obligation de se défendre semble avoir progressivement placé YHWH Çeva'ôt au centre du panthéon d'Israël. Avec l'Arche d'Alliance, véritable palladium d'Israël, le dieu principal d'Israël menait ses troupes à la victoire.

Puis, sous la plume des prophètes, qui utilisent très souvent cette expression, celle-ci perd progressivement une partie de son aspect strictement militaire et nationaliste pour devenir un qualificatif de puissance. Il permet alors de marquer la souveraineté universelle de YHWH, son empire sur toutes les puissances célestes.

Mais l'évolution se fera de façon très progressive et assez différente dans le royaume du Nord et dans celui du Sud.

Pour installer la prépotence d'un dieu, il faut un clergé puissant.

Au Nord, la proximité d'Ugarit et les souplesses diplomatiques des rois de Samarie ont laissé perdurer de façon très nette les cultes cananéens, et en particulier celui de Ba'al, dont on a pu voir

1. André PARROT, « Les tablettes de Mari et l'Ancien Testament », in *RHPR*, 1950, p. 1.

certaines ressemblances avec YHWH concernant sa représentation : divinité ouranienne, chevauteur des nues, caractères tauriques que l'on retrouve aussi chez YHWH.

Comment a pu se faire la concentration des divinités cananéennes au sein d'un seul.

Un passage extrêmement intéressant du 2^{ème} livre de Samuel nous en donne une idée qui est peut-être assez juste.

Il s'agit de la conquête de Jérusalem et de l'établissement du sanctuaire et de la prêtrise.

Nous allons essayer de décomposer le récit, qui commence dans le 1^{er} livre de Samuel :

⇒ *I Samuel* XXIII, 9 : Abiathar est prêtre de YHWH avant même la mort de Saül.

⇒ *II Samuel* V, 6-10 : Conquête de Jérusalem par David

⇒ *II Samuel* VI : David effectue seul l'intronisation du sanctuaire

⇒ *II Samuel* VII, 17 : une double prêtrise est assurée par Abiathar et Sadoq, qui dure pendant tout le règne de David (40 ans).

⇒ A sa mort, deux de ses fils revendiquent la couronne : Abiathar prend le parti d'Adoniah et Sadoq prend celui de Salomon

⇒ *I Rois* I, 7-8. On connaît la suite, Salomon l'emporte.

Aussitôt, Salomon écarte Abiathar de la prêtrise pour l'offrir à Sadoq.

Or, quid du parcours des deux hommes ?

Qu'y a-t-il d'historique dans cette histoire, quand un tel doute pèse sur l'existence même du roi Salomon ?

Peut-être pas le récit exact de la prise de Jérusalem ou les problèmes réels de succession entre deux rois dont l'historicité même est mise en doute.

En revanche, on peut lire la manière dont des cultes différents ont pu s'affronter avant de se mêler.

On peut raisonnablement penser qu'Abiathar représente, au départ, le prêtre de YHWH, alors que Sadoq est plutôt le desservant du sanctuaire jébusite de Jérusalem.

S'il est précisé que David réalise par lui-même la sanctuarisation de Jérusalem, c'est une manière de rappeler l'érection de sanctuaires par les patriarches

Pendant, Jérusalem, pour les auteurs bibliques, représente un enjeu de pouvoir politique autant que religieux. Il doit être le lieu où peut naître l'amorce d'un sentiment national judéen, mais plus large que cela.

Et il ne peut y avoir qu'un seul grand prêtre.

Cela reviendra en définitive à celui qui était considéré comme le seul habilité par exercer le sacerdoce sur Jérusalem : Sadoq.

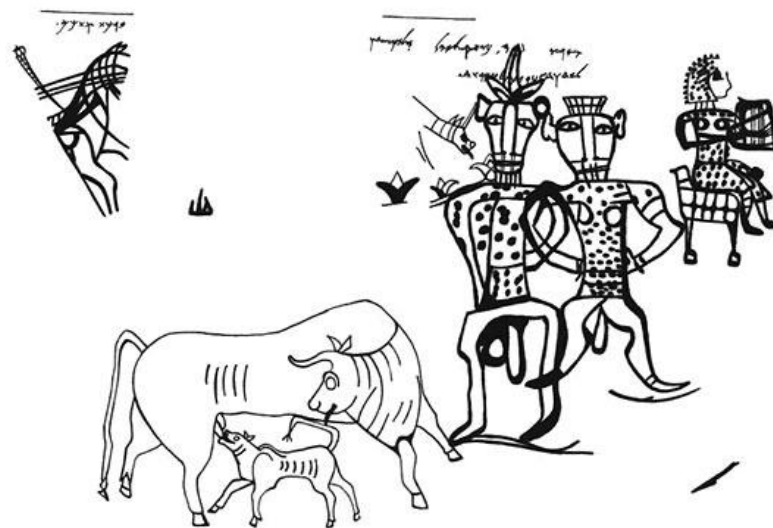
D'ailleurs, le nom de ce personnage est étymologiquement lié à celui d'un autre personnage très particulier dans l'histoire sacerdotale, celui de Malkiçèdeq et ce n'est pas un hasard : מַלְכִי־צֶדֶק [*malkî-çèdèq*] signifie "mon Roi est Justice" et צַדִּיק [*çádôq*] a le sens de "juste".

Ainsi, le sanctuaire de Jérusalem a été sans nul doute le lieu principal du syncrétisme qui a permis que se fondent dans la stature de YHWH, les principales divinités adorées en Israël et Juda, dans ce même processus d'hénothéisme qui avait permis à Aton d'englober, au moins dans la tête de ses adorateurs, la totalité du divin.

Pendant, il n'est pas encore vraiment question de monothéisme, car les déviations sont nombreuses, jusque dans le sanctuaire même et le co-voisinage avec d'autres formes de déités durera pendant l'essentiel de la période monarchique.

En outre, l'absorption des dieux cananéens par le dieu d'Israël a valu à ce dernier d'être assez durablement flanqué d'une épouse, Ashérah, qui est, nous l'avons vu, la compagne de Élé à Ugarit.

Certaines inscriptions les montrent d'ailleurs clairement ensemble, en particulier celles qu'on a retrouvées à Kuntillet Ajrud, un site situé dans le Nord-Est du Sinaï. Il s'agit d'une forteresse judéenne datée du VIII^e Siècle avant notre ère.



Inscription de Kuntillet Ajrud (VIII^e S av. J.-C.)

Parole de... : « Parle ainsi à Yebal[el] et à Yo'ash [...] : "Je vous bénis par Yhwh de Samarie et par son Ashérah" ».

Mais il n'est pas besoin, pour une fois, de recourir à des littératures non-bibliques car l'Ancien Testament mentionne 40 fois cette divinité, souvent pour en condamner le culte, d'ailleurs, comme ici au moment de la réforme de Josias en 622.

Il détruisit les maisons des prostitués sacrés qui se trouvaient dans la Maison de Yhwh et où les femmes tissaient des lins pour Ashérah.

(II, Rois XXIII, 7)

Plus récent encore, on a trouvé des inscriptions au sein d'une communauté juive établie en Égypte, à Éléphantine qui, au V^e Siècle, honorait encore *Yaho* et *Anat*¹. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard car il s'agit essentiellement de militaires chargés de surveiller la frontière méridionale de l'Égypte et les qualités guerrières de la déesse ne pouvaient que les séduire.

Non content d'avoir pris l'épouse de ÉL, il semble qu'aux yeux de certaines communautés, il se soit également octroyé celle de Ba'al.

D'autant que, dans le royaume du Nord plus que dans celui du Sud, le personnage de Ba'al a également été absorbé par celui de YHWH, sans doute en raison de son nom même qui, en hébreu, signifie « maître ».

Mais, globalement, il y a eu un lent hénouthéisme qui s'est surtout traduit par une forme de monolâtrie : YHWH était le dieu national d'Israël. Il était le dieu de armées, le dieu tout-puissant mais les autres divinités n'étaient pas encore niées. Elles étaient simplement jugées inférieures à celle qui se trouvait dans le sanctuaire de Jérusalem.

On se réunissait pour prier YHWH le jour des grandes fêtes nationales, mais on gardait ses totems et ses petites déités familiales pour le quotidien

4. Vers le dieu unique

1. Pierre GRELOT, *Documents araméens d'Égypte*, éditions du Cerf, Paris, 1972, p. 95.

Précisons tout d'abord que, même dans une histoire laïque, le passage au monothéisme intégral a quelque chose de miraculeux.

Dans la logique religieuse des peuples de l'Antiquité, les exilés auraient dû adopter le culte du dieu vainqueur : Marduk.

Cette révolution est sans doute le résultat de la confluence de deux courants.

C'est bien sûr la catastrophe de la destruction de Jérusalem qui servira de détonateur. Mais qui permettra aussi à ces deux courants de converger.

Cela commence surtout dans les dernières décennies du royaume de Juda.

Dans un pays en proie à la pression babylonienne, l'intense propagande yahwiste menée conjointement par les prêtres du Temple et par les prophètes va porter ses fruits.

⇒ Les premiers, sans doute plus monolâtres que monothéistes défendent la prépotence de YHWH autant pour des raisons religieuses que politiques : attachés au Temple et à la Cour royale, ils tirent leur pouvoir des grandes fêtes nationales qui se déroulent à Jérusalem et dans les grands sanctuaires.

⇒ Les seconds, en ordre plus dispersés, ont probablement été les premiers véritables monothéistes et les plus grands d'entre eux, comme Isaïe, Jérémie ou Ézéchiel, ont dû créer des écoles puissantes, peut-être les premières *yeshivot*. Ce sont d'ailleurs sans doute ces écoles qui ont compilé leurs paroles.

Ce sont les prophètes qui, les premiers, lancent une idée inouïe à ce jour et qui est peut-être l'idée fondatrice du monothéisme : les menaces qui pèsent sur Juda ne sont pas le fait des ambitions hégémoniques des dieux babyloniens mais le résultat de l'apostasie du peuple.

En d'autres termes, c'est YHWH en personne qui va organiser la destruction d'une partie de son peuple, en guise de punition :

- destruction du Temple en 587 ;
- pillage de Jérusalem ;
- déportation d'une partie de la population.

Tout est réinterprétée comme un signe de la colère de YHWH et non sa défaite vis-à-vis de Marduk en particulier, le grand dieu babylonien.

C'est probablement sous l'influence dominante des prophètes Ézéchiel et de Daniel que la transition s'opère parmi les déportés. Ceux-ci sont essentiellement constitués par les élites judéennes, c'est-à-dire les couches sociales les plus proches du temple et du yahwisme. Donc, les prêtres en ont été également partie prenante de cette révolution.

La grande révolution est sans doute dans cette rencontre entre prêtres et prophètes. Ils ont défendu les mêmes intérêts, peut-être pas pour les mêmes raisons mais il est difficile de l'affirmer.

L'ouverture au monothéisme suppose alors une transformation radicale de l'attitude de la divinité face à son peuple. Ce n'est plus le même YHWH Çeva'ôt, le dieu des armées, une divinité perpétuellement en colère¹ dont on excite la violence contre les ennemis d'Israël.

C'est la divinité qui dit le bien et le mal, qui récompense et qui punit, qui emplit toute la sphère céleste en y éliminant les autres déités.

C'est durant l'Exil que se construisent les grands dogmes fondateurs du yahwisme (car il est encore un peu tôt pour parler de judaïsme au sens contemporain du terme).

La théologie de l'Alliance = un dieu unique doit être véhiculée par un peuple unique, un peuple élu par lui. La doctrine de l'élection prend alors naissance, en s'appuyant sur la notion de « Terre Promise », qui devait trouver un large consensus parmi les déportés.

1. Voir Daniel FAIVRE, « YHWH le dieu au nez brûlant », in Coll., *La colère et le sacré. Recherches franco-brésiliennes*, PUFC, Paris, 2000, pp. 141-168.

Toute l'histoire d'Israël est alors repensée et réorganisée en fonction de ces nouvelles données :

- ⇒ élection d'Abraham et pérégrination du patriarche de Mésopotamie vers Canaan où la terre lui est promise
- ⇒ retour d'Égypte sous la conduite de Moïse
- ⇒ conquête de la terre promise à Abraham
- ⇒ mythe du royaume unifié et de l'âge d'or sous Salomon, qui s'est écarté des commandements de YHWH, d'où la séparation en deux
- ⇒ les deux royaumes avec des rois qui ont failli
- ⇒ l'Exil à Babylone avec la quête du salut
- ⇒ L'espoir du retour

L'appareil rituel est également remanié en fonction des réalités du moment.

La disparition du Temple implique une religion plus personnelle, plus centrée sur le groupe que sur le lieu. Les premières synagogues naissent, par la seule théologie de la *Shekinah*, la « présence » de YHWH (littéralement, sa « demeure ») dès lors que dix hommes sont regroupés en un lieu pour étudier les paroles de la Torah¹. Ainsi, la présence du dieu unique n'est plus liée à un lieu particulier, mais dépend de ceux qui l'adorent.

Il n'y a plus d'autre sanctuaire que la Torah elle-même. La Torah et surtout les hommes qui l'étudient.

Et ceux-ci vont cultiver leur particularisme par un certain nombre de rituels, dont la circoncision qui semble n'avoir été systématique qu'à l'époque de l'Exil.

La marque de cette omnipotence prêtée à YHWH peut se lire également dans la façon dont est rapportée la fin de la déportation à Babylone. La conquête perse amène la chute de la puissance babylonienne et Cyrus est défini comme le « berger » de YHWH, son « oint »², alors qu'il dit lui-même, dans son cylindre, avoir agi sur l'ordre de Marduk³.

L'historicité de son édit en 538, qui libère les Juifs et autorise la reconstruction du temple à Jérusalem, est discutable puisqu'on ne la connaît que par le livre d'Esdras, mais il n'en est pas moins vrai que le retour des Exilés marque un nouveau cap dans l'élaboration du judaïsme.

Cependant, le retour d'Exil est nettement moins idyllique que les espoirs qu'il a suscités : d'abord, tous ne rentrent pas.

Ensuite, les retrouvailles entre les restés au pays et les exilés furent apparemment assez tendues, les derniers reprochant aux premiers d'avoir persévéré dans l'idolâtrie. D'ailleurs, cette défiance se traduira par des mesures d'exclusion à l'égard des « gens du pays » déjà évoqués, avec lesquels toute forme de mariage est prohibée, afin de préserver la « race sainte » du peuple de YHWH⁴.

La construction du Second Temple, vers 516, marque le retour de la centralisation du culte, mais le judaïsme est désormais établi en diaspora et la religion synagogale amorcée à Babylone se maintient, y compris sans doute en Judée.

YHWH redevient le dieu national qu'il était avant l'Exil, tout en conservant cette dimension de dieu plus personnel qu'il semble avoir acquise progressivement à Babylone. Sa nature universelle semble davantage théorique que réelle, car le petit peuple qui l'adore reste soumis à une puissance étrangère.

1. *Mishnah*, Traité Abot, 3, 6.

2. *Isaïe* XLIV, 28 et XLV, 1.

3. *Cylindre de Cyrus*, I, 33-35.

4. *Esdras* IX, 2.

Mais convaincre les « gens du pays » de devenir monothéiste n'a pas dû être beaucoup plus facile que le faire adhérer les paysans romains, les *pagani*, au christianisme, quelques siècles plus tard.

C'est sans doute pour assurer leur intégration que sera constituée l'Armée des Cieux, cette cour angélique forte de plusieurs milliers d'anges, si l'on en croit la littérature intertestamentaire. Elle permettra d'intégrer les multiples déités qui traînaient encore dans la conscience des gens.

La Bible hébraïque est avare de noms propres pour les évoquer.

Elle utilise le terme מַלְאָכִים [*mal'âk*] qui a le sens d'« envoyé », qui vaut aussi pour les ambassadeurs.

Elle-même ne mentionne que Gabriel (livre de Daniel). Le livre grec de Tobit évoque le nom de Raphaël et il faut aller dans le Nouveau Testament pour trouver celui de Mickaël.

Le désenchantement des Juifs revenus au pays fut probablement à l'origine du développement de l'eschatologie, c'est-à-dire l'espérance d'une apocalypse qui assurera, aux adorateurs du dieu unique, un salut éternel.

Elle existait certes bien avant, comme dans la pensée religieuse de la plupart des peuples de l'Antiquité, mais pour beaucoup, elle présentait d'abord l'image rassurante d'une terre protégée et d'une vie facile. En d'autres termes, le retour sur la « Terre Promise ».

La précarité des peuples soumis, dans l'empire Perse puis Hellenistique, a sans doute contribué à projeter dans un futur beaucoup plus lointain, une apocalypse plus radicale, un retour dans l'Éden initial et la destruction définitive du Mal.